

L'Infini Théâtre présente

« Les Justes » lu

d'Albert Camus

Un acte théâtral atypique



« Chaque génération, sans doute, se croit vouée à refaire le monde. La mienne sait pourtant qu'elle ne le refera pas. Mais sa tâche est peut-être plus grande. Elle consiste à empêcher que le monde se défasse. »

Albert Camus

DOSSIER PEDAGOGIQUE

Table des matières

Introduction.....	3
I. Résumé, acte par acte.....	4
II. Présentation des personnages.....	6
III. Clés de lecture.....	1
IV. La révolte dans l'oeuvre de Camus.....	3
L'homme révolté.....	3
Les (bonnes?) raisons de la révolte et comment la mener.....	3
Camus et le théâtre. La révolution dans l'acte artistique.....	4
Prolonger le débat.....	6
Distribution.....	7
Contact.....	7
Annexe - Camus, éléments de biographie.....	8

Introduction

« Chaque génération, sans doute, se croit vouée à refaire le monde. La mienne sait pourtant qu'elle ne le refera pas. Mais sa tâche est peut-être plus grande. Elle consiste à empêcher que le monde se défasse. »

Albert Camus

Camus désirait « montrer que le théâtre d'aujourd'hui n'est pas celui de l'alcôve ni du placard. Qu'il n'est pas non plus un tréteau de patronage, moralisant ou politique. Qu'il n'est pas une école de haine mais de réunion. Notre époque a sa grandeur qui peut être celle de notre théâtre. Mais à la condition que nous mettions sur scène de grandes actions où tous puissent se retrouver, que la générosité y soit en lutte avec le désespoir, que s'y affrontent, comme dans toute vraie tragédie, des forces égales en raison et en malheur, que batte enfin sur nos scènes le vrai cœur de l'époque, espérant et déchiré. »

(extrait du documentaire, « Albert Camus, un combat contre l'absurde », 1996)

En 2017, L'Infini théâtre voulait offrir à ses 30 ans d'existence un spectacle « grand format » alliant sa dévotion à la modernité des classiques et son souci de transmission, d'implication des jeunes dans l'acte de création et de participation à la culture. Mais aléas politiques, retards de subvention accumulés, ont acculé la compagnie à se poser la question, devenue tragiquement banale, de la survie ou de la création. Fallait-il se taire ou parler ? Se trahir dans les actes et souffrir ? Ou prendre patience en s'affirmant dans la parole ?

Une question plus philosophique que politique, qui en a néanmoins soulevé de nombreuses autres, sur la place de l'art dans notre société, sur les conditions d'engagement des artistes, sur la notion de compagnie théâtrale, et sur la reconnaissance martyrisée d'un métier pourtant nécessaire à l'évolution des mentalités.

A la question posée aux étoiles, c'est Camus qui a répondu. Avec « Les Justes », s'il n'interroge pas directement l'art il questionne bien l'engagement, et les raisons d'un engagement balancé entre la force de l'acte et celui, aujourd'hui malmené, de la parole.

Un récit révolutionnaire qui se pose à l'encontre de la révolution quand elle est menée au nom de la seule violence et qu'elle souhaite la destruction simpliste. Un récit qui mesure toute l'ambivalence qui se cache derrière la volonté de changement pour soi et pour les autres.

Mais un récit qui place le langage au cœur d'une révolution plus profonde, plus intime, individuelle : celle du fondement des convictions et du rapport à l'altérité.

« En février 1905, à Moscou, un groupe de terroristes appartenant au parti socialiste révolutionnaire organisait un attentat à la bombe contre le grand-duc Serge, oncle du tsar. Cet attentat et les circonstances singulières qui l'ont précédé et suivi font l'objet des Justes. Si extraordinaires que puissent paraître, en effet, certaines des situations de cette pièce, elles sont pourtant historiques. Ceci ne veut pas dire que Les Justes soit une pièce historique. Mais tous mes personnages ont réellement existé et se sont conduits comme je le dis. J'ai seulement tâché à rendre vraisemblable ce qui était déjà vrai. »

(Camus, préface à la pièce, 1949)

Il faut savoir que les personnages de la dramaturgie de Camus sont tous extraits d'une réalité historique qu'il a fictionnalisée. Nous trouverons, dans le chapitre descriptif des personnages des documents photographiques qui authentifient leurs existences. Camus admirait et était fasciné par l'engagement idéologique de ces personnes.

La révolution russe de 1905 englobent l'ensemble des troubles politiques et sociaux qui agitent l'Empire Russe. Elle commença le 22 janvier lors du dimanche rouge et aboutit 10 mois plus tard à la promesse d'une constitution : le Manifeste d'Octobre.

I. Résumé, acte par acte

Source : <http://www.bacfrancais.com>

Acte I

Moscou.

Un appartement.

Annenkov, le chef des rebelles, et Dora accueillent peu à peu leurs partisans : Voinov, Stepan et Kaliayev, l'amant de Dora.

La tension des terroristes est palpable. Les rebelles préparent l'attentat du lendemain contre le Grand-duc Serge. Kaliayev lancera la première bombe, Voinov la seconde.

L'action terroriste étant imminente chacun s'interroge sur la place et la personnalité du révolutionnaire et sur la nécessité d'une action terroriste.

Acte II

Le lendemain.

Annenkov et Dora attendent, dans l'appartement, des nouvelles de leurs compatriotes. Ils n'entendent rien : aucune déflagration, pourtant la bombe aurait dû exploser...

Soudain Voinov surgit éperdu, puis Kaliayev effondré : l'attentat a échoué. Deux enfants, le neveu et la nièce, étaient présents dans la calèche du Grand-duc Serge. Kaliayev n'a pas eu le courage de sacrifier ces deux innocents.

Stepan fulmine. Une querelle éclate : Stepan accuse Kaliayev de lâcheté tandis que les autres camarades lui offrent leur soutien. Dora ne saurait douter de la sincérité de son amant.

Mais il est temps de se réconcilier car une nouvelle action terroriste doit être organisée.

Acte III

Voinov ne semble plus trouver le courage nécessaire pour mener à terme l'action révolutionnaire. Il quitte le groupe sans toutefois renoncer à la rébellion. Il choisit d'entrer au Comité de Propagande du Parti.

Le groupe, en dépit d'un certain désenchantement, accomplit son dessein : une explosion retentit, l'attentat est un succès.

Stepan exulte. Dora culpabilise.

Acte IV

La prison.

Kaliayev a été arrêté. Son acte le condamne à la peine capitale : la pendaison.

Skouratov, le chef de la police, l'invite à dénoncer ses camarades. S'il refuse de coopérer, Skouratov fera croire aux rebelles que le prisonnier les a trahis. Kaliayev ne cède pas.

La Grande Duchesse l'invite à la repentance, en vain.

Kaliayev prend conscience du dévoiement de l'action terroriste : personne ne semble comprendre les véritables fondements de l'action terroriste qui sont la Justice et l'Humanisme. Pour les autres, les rebelles ne sont pas des héros mais bien des monstres.

Acte V

Un appartement. Les révolutionnaires sont à nouveau réunis. Voinov a rejoint ses camarades. Tous attendent des nouvelles du prisonnier Kaliayev. Quelques uns doutent de la sincérité et des idéaux du condamnés. Mais le récit de l'exécution de Kaliayev dément toutes les rumeurs. L'action révolutionnaire peut continuer : Dora, bien décidée à rejoindre son amant, sera celle qui lancera la prochaine bombe.



II. Présentation des personnages



Dora

Artificière du groupe (= chargée de préparer la bombe). Amie, partenaire, de Kaliayev. Tirillée entre sa conception de la justice, son attachement à la cause, et ses sentiments pour lui.



Yanek Kaliayev

Ami de Dora. On l'appelle « le poète ». On les devine amoureux, mais ils placent tous deux l'idéal révolutionnaire avant leurs sentiments individuels et s'empêchent donc de vivre cet amour au profit de la cause politique. Kaliayev est chargé de lancer la bombe contre la calèche du Grand-Duc, mais change d'avis quand il constate que 2 enfants, ses neveux, l'accompagnent.

Stepan

Rejoint le groupe après 3 ans d'emprisonnement. Dur, catégorique, il place la révolution au-dessus de toutes les valeurs et pense qu'il faut tout détruire pour mieux reconstruire. Lui et Kaliayev s'opposent sur la manière et les raisons de faire la révolution.



Annenkov

Chef du groupe. Heureux de retrouver Stepan, il est pourtant plus modéré que son ami. Dans l'Acte 2, dans la dispute qui oppose Stepan à Kaliayev, il prend le parti de Kaliayev qui refuse qu'au nom de la révolution on assassine aussi les neveux du Grand-Duc, des enfants. Il entérine ainsi le fait que, pour servir leur cause, tout n'est pas pour autant permis.

Alexia Voinova

Dans l'œuvre de Camus, ce personnage est masculin et s'appelle Alexis Voinov. L'Infini Théâtre l'a féminisé jugeant intéressant d'exposer autant les femmes que les hommes dans l'organisation terroriste. Eclaireuse et plus jeune recrue du groupe. S'est fait renvoyer de l'université pour n'avoir pas pu dissimuler sa pensée. Fait état de sa difficulté à mentir. Elle se désengagera après l'attentat manqué.

Skouratov

Directeur du département de la police. Dans l'Acte 3, il vient voir Kaliayev à sa cellule pour lui proposer la grâce en échange des noms de ses compagnons. Kaliayev refuse. Il se nomme « prisonnier de guerre » et pas accusé, il refuse le terme d'assassinat pour qualifier son acte.

Foka

Prisonnier. Voisin de cellule de Kaliayev dans l'acte 3, il explique qu'il est en prison pour avoir tué alors qu'il avait trop bu. Kaliayev lui confie qu'il a tué le Grand-Duc et qu'il sera pendu. Foka lui avoue alors que c'est lui le bourreau qui le pendra : on lui a proposé ce marché en échange d'une réduction de peine. Il a accepté. N'étant pas indispensable au propos de la pièce, la Compagnie a

décidé de ne pas faire jouer ce personnage. Cela a permis de raccourcir le texte et ainsi donner plus de lisibilité au propos.



La Grande-Duchesse

Tente de faire reconnaître son crime à Kaliayev. De lui démontrer qu'il a tué un homme et non une idée. Elle parle de piété, de Dieu et de rédemption en échange de la reconnaissance de son crime et de la dénonciation de ses partenaires. Mais elle veut surtout qu'il vive par punition, pour purger la peine de son acte. Kaliayev refuse. Il choisit l'exécution.

III. Clés de lecture

L'absurde

Concept central chez Camus et dans le courant Existentialiste (même si Camus ne se réclamait pas de ce courant), l'Absurde souligne le décalage entre les attentes de l'homme, ses interrogations, et le silence du monde. Cependant l'absurde est une expérience positive : elle est pleine d'authenticité. Le non-sens de l'existence doit être absorbé avec sérénité.

L'homme révolté

« Toute valeur n'entraîne pas la révolte, mais tout mouvement de révolte invoque tacitement une valeur. » En disant NON, le révolté entraîne implicitement, par son refus, un jugement de valeur, qui devient alors « bien suprême », placé alors au-dessus de tout, même de lui-même :

« plutôt mourir debout que vivre à genoux ».

« Le fondement de cette valeur est la révolte elle-même. La solidarité des hommes se fonde sur le mouvement de révolte et celui-ci, à son tour, ne trouve de justification que dans cette complicité. » Si la révolte détruit ou nie cette solidarité alors la révolte devient un consentement meurtrier inadmissible.

« La liberté la plus extrême, celle de tuer, n'est pas compatible avec les raisons de la révolte ». Tout n'est pas permis dans la révolte. Il y a une limite. La pensée humaniste de Camus ne laisse pas d'autre choix : tandis que le révolutionnaire croit que la fin justifie les moyens, l'homme révolté répond toujours que seuls les moyens justifient la fin.

L'existentialisme

L'existentialisme est un courant philosophique traité en littérature par les auteurs des 19ème et 20ème siècles. Il place au cœur de la réflexion les thèmes de l'existence individuelle, des choix personnels et de la liberté. Les existentialistes accordent une importance majeure à l'engagement personnel dans la recherche du bien et de la vérité. La question du choix, et celle de la subjectivité, y sont donc centrales.

La justification

Le Juste, dans la Bible, est l'homme dont la volonté, la conduite sont accordées à la volonté, au projet de Dieu. La loi divine exige l'amour de Dieu et l'amour du prochain pour l'amour de Lui. Sera donc juste au sens plénier, celui qui pratique la justice en fonction de cet amour, et qui devient ainsi « l'ami de Dieu », « ajusté à Dieu ».

Rien de ce qui est humain n'est parfait. Mais sont tenus pour justes [...], les hommes qui sincèrement avouent leur totale dépendance à l'égard de Dieu, cherchent à connaître ce que Dieu attend d'eux, et s'appliquent résolument à penser et agir selon ce qu'ils en savent.

Pour autant, l'homme ne peut pas de définir lui-même comme Juste. La question théologique est donc : qu'est-ce qui rend l'homme « juste » devant Dieu ? (Saint Paul, référence théologique en la matière).

Dans les termes bibliques, celui qui est juste est celui qui est sans culpabilité. Il est parfait ou « juste » en relation avec la loi. Cependant, la Bible dit explicitement qu' « *Il n'y a point de juste, pas même un seul* ».

Être justifié, c'est être agréé par un amour qui abat l'orgueil et relève l'humilité. La justification s'oppose ainsi au légalisme, qui compte sur les mérites de l'obéissance, comme d'ailleurs au libertinisme (philosophique), qui veut se défaire des pratiques religieuses et donnent à l'existence humaine un sens purement terrestre.

La doctrine de la justification réapparaît au premier plan de la réflexion théologique dès que le christianisme risque de s'affadir en une morale de la vertu progressive ou de s'ériger en un jugement impénétrable.

Le principe « maître » est toujours que l'homme ne peut pas se justifier lui-même.

Le titre de la pièce de Camus signifie donc que ces hommes face à leur responsabilité idéologique et face à leur destin s'octroient le droit d'une auto justification reposant sur les seules lois de l'humanité.



IV. La révolte dans l'oeuvre de Camus

L'homme révolté

1. L'homme révolté est celui qui dit non / qui n'accepte pas sa condition
2. La parole/prise de position implique un jugement de valeur. Toute valeur n'entraîne pas une révolte mais tout mouvement de révolte invoque tacitement une valeur.
3. La révolte va plus loin que le refus ; la part de lui-même qu'il voulait faire respecter, l'homme la met au-dessus de tout, même de lui-même, elle devient le bien suprême. L'existence se jette dans le « tout ou rien ».
4. Le « tout ou rien » dépasse l'individu. Cette notion remet en cause l'individu puisqu'elle devient un bien commun, une valeur placée au-dessus de l'existence. L'homme a le sentiment qu'elle est commune et partagée par tous, elle tire l'homme de sa solitude et elle lui donne une raison d'agir.
5. Dans la révolte, l'homme se dépasse en autrui. Au début : la souffrance est individuelle. A partir de la révolte, elle prend conscience d'être collective. Cette évidence tire l'individu de sa solitude et devient le lieu d'une valeur commune.
6. La solidarité des hommes se fonde sur le mouvement de révolte. Si elle détruit ou nie la solidarité, on n'est plus dans la révolte mais dans le consentement meurtrier.

Conclusion : « Je me révolte donc nous sommes »

Les (bonnes?) raisons de la révolte et comment la mener

« Si notre temps admet aisément que le meurtre ait ses justifications, c'est à cause de cette indifférence à la vie qui est la marque du nihilisme. » (Camus, « L'Homme révolté »)

Le mot « nihilisme » vient du latin « nihil » qui signifie « rien », ou plus précisément « *ce qui n'existe pas* ».

Le nihilisme est une théorie philosophique. Elle affirme l'absurdité de la vie, l'inexistence de la morale et de la vérité.

Nietzsche et le nihilisme

Pour la morale de Nietzsche, il n'y a pas d'ordre objectif dans le monde, sauf celui que nous lui donnons. Pour lui, le nihilisme demande un rejet radical de toutes les valeurs et de tout sens : « *Le nihilisme est non seulement la croyance que tout mérite de périr, mais qu'il faut détruire* ». Cette destruction du sens est une force destructrice dans l'histoire, source de la plus grande crise de l'humanité et du déclin de la culture européenne.

Le nihilisme dans « Les Justes »

Les nihilistes sont intransigeants ; solitaires et haineux, ils ne sont pas honnêtes dans leur volonté de changer le monde car ils n'éprouvent pas de compassion ni d'empathie pour leurs semblables. Dans « Les Justes », Stepan est leur porte-parole. Selon lui, « La bombe seule est révolutionnaire ».

Camus admirait les hommes et les femmes épris d'absolu. Dans « Les Justes », il oppose au nihilisme de Stepan les révolutionnaires « aimants », ceux qui estiment que leur sacrifice amènera aux futurs êtres humains une vie meilleure, plus douce. Kaliayev incarne cette vision de la révolution : il fait « la révolution pour la vie, pour donner une chance à la vie ».

Dans toute la pièce, Camus souligne la difficulté de vivre entre l'exigence de la justice, de la *justesse*, et les moyens de l'atteindre... ou de l'imposer. Tuer des enfants fait-il avancer la justice humaine ? Faut-il accepter de tuer ces deux-là pour que tous les autres vivent une vie meilleure ? Lancer la bombe contre un principe permet-il d'oublier que ce principe est incarné par un être humain, vivant, réel ? Le fait de tuer nous enlève-t-il une part d'humanité ?

Ces questions restent actuelles, et font inévitablement penser au terrorisme islamiste qui touche le monde actuel.

Par extension, elles posent la question de la violence, et de la mort donnée au nom d'un idéal. La conclusion de la pièce, où aucun des deux « camps » (nihilistes / révolutionnaires) ne termine vainqueur, semble affirmer qu'aucune bonne raison ne peut être évoquée pour donner la mort. On ne peut pas tuer par amour : l'acte de tuer, toujours, traduit une haine et ne peut pas être justifié.

Camus et le théâtre. La révolution dans l'acte artistique

Albert Camus a écrit *Les Justes* en 1949. La pièce est créée au Théâtre Hébertot par Paul Oetly avec notamment Maria Casarès, Michel Bouquet et Serge Reggiani.

« Pourquoi je fais du théâtre ?

Eh bien, je me le suis souvent demandé. Et la seule réponse que j'aie pu me faire jusqu'à présent vous paraîtra d'une décourageante banalité : tout simplement parce qu'une scène de théâtre est un des lieux du monde où je suis heureux. Le théâtre m'offre la communauté dont j'ai besoin, les servitudes matérielles et les limitations dont tout homme et tout esprit ont besoin. Dans la solitude, l'artiste règne, mais sur le vide. Au théâtre, il ne peut régner. Ce qu'il veut faire dépend des autres. Le metteur en scène a besoin de l'acteur qui a besoin de lui. Cette dépendance mutuelle, quand elle est reconnue avec l'humilité et la bonne humeur qui conviennent, fonde la solidarité du métier et donne corps à la camaraderie de tous les jours. Ici, nous sommes tous liés les uns aux autres sans que chacun cesse d'être libre, ou à peu près : n'est-ce pas une bonne formule pour la future société ? » (Source : Archive France TV éducation)



Albert Camus s'est très tôt intéressé à l'acte théâtral. En 1936, il fonde le Théâtre du Travail à Alger avec de jeunes intellectuels révolutionnaires, étudiants plus ou moins imprégnés de marxisme, mais aussi des artistes et des ouvriers, généralement militants.

Après sa rupture avec le Parti Communiste, Albert Camus dissout le Théâtre du Travail qui renaît bientôt sous le nom Théâtre de l'Equipe, dont voici le manifeste : *"Le Théâtre de l'Equipe demandera aux œuvres la vérité et la simplicité, la violence dans les sentiments et la cruauté dans l'action. Ainsi se tournera-t-il vers les époques où l'amour de la vie se mêlait au désespoir de vivre : la Grèce antique (Aristophane, Eschyle), l'Angleterre élizabéthaine (Forster, Marlowe, Shakespeare), l'Espagne (Fernando de Rojas, Calderón, Cervantes), l'Amérique (Faulkner, Caldwell), notre littérature contemporaine (Claudel, Malraux). Mais d'un autre côté, la liberté la plus grande régnera dans la conception des mises en scène et des sentiments de tous et de tous les temps dans des formes toujours jeunes, c'est à la fois le visage de la vie et l'idéal du bon théâtre. Servir cet idéal et du même coup faire aimer ce visage, c'est le programme du Théâtre de l'Equipe."*

Pour Camus, la création artistique est une forme de révolte : elle est d'après lui, dans sa transgression du réel, une manière de s'opposer, de signifier un refus, de prendre position.

Prolonger le débat

L'Infini théâtre propose « Les Justes » comme une lecture-spectacle-débat pour défendre le droit à l'existence. La compagnie veut ainsi offrir l'accès à la parole dans la tolérance et la rencontre par la création. Offrir aux citoyens des outils culturels pour ouvrir l'expression.

Avec Camus, apprendre à « parler » et argumenter sur un sujet sensible, celui de l'impossible à dire, des comportements difficiles à imaginer : ceux du terrorisme. Réfléchir à l'Histoire pour saisir le présent. Décrypter à travers la langue de Camus combien les arguments de ses personnages se muent en contradictions.

Comprendre pourquoi la violence ne peut qu'engendrer la violence ; que détruire ne se fait jamais par amour mais seulement par haine. Réaliser que le langage peut rétablir une égalité ailleurs que dans l'argent ou le pouvoir, que *vouloir dire* passe par *être capable de dire*. Apprendre par le moyen de la lecture active, en se tournant vers l'autre et en tentant de mesurer ce qui manque à chacun pour atteindre une certaine forme de liberté.

- La duchesse pense que Dieu est seul juge et que les hommes sont abjects. Qui sommes-nous pour faire justice parmi les hommes ?
- Quel parcours accomplit chaque personnage ?
- Chaque personnage connaît symboliquement, à la manière du corps démantelé du Grand-Duc, le démembrement tragique, l'écartèlement entre éthique/politique, ou amour/politique. Que défendre ? Les enfants ou le peuple, l'amour d'un seul ou l'amour de tous, le bonheur individuel ou collectif, la liberté ou la justice, la justification divine ou celle des humains ?
- Dans quel état d'esprit Yanek accomplit-il son attentat ?
- Que voudrait Dora ?
- Comment expliquer l'attitude de Stepan ?
- En quoi la jeunesse apparaît-elle dans Alexia Voinova ?
- A quels problèmes le chef est-il confronté ?
- En quoi la proposition du chef de la police à Yanek est-elle ambiguë ?
- Quel est le projet de « justification » de la Grande-Duchesse ?
- Que pensez-vous de l'idée de l'abnégation de soi pour la cause collective ?
- Comment est-ce que Camus présente ce dilemme ?
- Où en est la révolte aujourd'hui ? Y a-t-il encore une place pour la révolte et comment la mener ?
- Comment la pièce fait-elle apparaître que le langage et l'accès au discours peuvent être les premiers pacifiants de la violence ordinaire ?
-

- Pouvez-vous identifier une situation de votre vie à un de ces moments d'oscillation de pensée ?
- Reconnaissez-vous des attitudes semblables dans des situations plus ordinaires ?

Distribution

Conception : Dominique SERRON

Assistante : Florence GUILLAUME

Avec, en alternance : Toni D'ANTONIO, Alexia DEPICKER, Abdel EL ASRI, Florence GUILLAUME, Vincent HUERTAS, François LANGLOIS, Fabrizio RONGIONE, Luc VAN GRUNDERBEECK et Laure VOGLAIRE.



Contact

Florence Dangotte

Assistante de production

info@infinitheatre.be

02 223 64 07 ou 0477 25 86 61

Annexe - Camus, éléments de biographie



1913 – Le 13 novembre, naissance d'Albert Camus à Mondovi (Algérie).

1914 - Camus ne connaîtra pas son père : Lucien Camus, mobilisé et blessé à la bataille de la Marne, meurt à l'hôpital militaire de Saint-Brieuc. Camus, élevé par sa mère et par sa grand-mère, "apprend la misère" dans le quartier populaire de Belcourt, à Alger.

1923/1924 - A l'école communale, au CM2, un instituteur, Louis Germain (auquel seront dédiés les *Discours de Suède*, prononcés à l'occasion de la remise du prix Nobel de littérature), distingue l'enfant, s'intéresse à lui, l'aide, et convainc sa famille de présenter le jeune écolier au concours des bourses qui allait lui permettre d'aller au lycée. Reçu, Camus entre au lycée Bugeaud d'Alger en 1924.

1930 - Camus est en classe de philosophie. Premières atteintes de la tuberculose, maladie qui lui fait brutalement prendre conscience de l'injustice faite à l'homme (la mort est le plus grand scandale de la création) et qui aiguise son appétit de vivre dans le seul monde qui nous soit donné.

1932 - Premiers essais, premiers écrits publiés dans la revue *Sud*.

1933 - Études de philosophie à la faculté d'Alger.

1935 / 1937 - Adhésion au parti communiste.

1936 / 1939 - Au Théâtre du Travail, puis au Théâtre de l'Equipe, Camus joue (et adapte) de nombreuses pièces (*Le temps du mépris* de Malraux, *Les bas-fonds* de Gorki, *Le retour de l'enfant prodigue* de Gide, *Les frères Karamazov* de Dostoïevski, dans l'adaptation de Copeau, etc.).

1942 - Publication de *L'étranger* (15 juin) et du *Mythe de Sisyphe* (16 octobre).

1943 - Rencontre avec Sartre. Camus est journaliste à *Combat* qui est diffusé clandestinement, et devient lecteur chez Gallimard. Publication clandestine des premières *Lettres à un ami allemand*.

1947 - Publication de *La peste* (10 juin), roman qui rencontre immédiatement un grand succès auprès du public. Camus quitte la direction de *Combat*.

1949 - Décembre : première représentation des *Justes*.

1951 - Publication de *L'homme révolté*, essai qui suscitera de violentes polémiques et entraînera la rupture de Camus avec la gauche communiste, avec Sartre et sa revue, *Les temps modernes*.

1953 - Camus revient au théâtre, passion qui dominera toutes les dernières années de sa vie. Il traduit et adapte *Les esprits* (comédie de Pierre de Larivey), *La dévotion à la croix* (de Pedro Calderon) qu'il présente au festival d'Angers (juin). En octobre, projetant de mettre en scène *Les possédés*, il travaille à l'adaptation du grand roman de Dostoïevski.

1/11/1953 : le FLN (le Front de libération nationale) algérien passe à l'attaque (meurtre de civils arabes et français). Début de la guerre d'Algérie qui fut pour Camus "un malheur personnel".

Mai 1955 - février 1956 : Camus écrit dans *L'express* des chroniques où il traite de la crise algérienne.

1956 - 22 janvier : Camus lance un appel pour une trêve civile en Algérie. Appel qui ne rencontre aucun écho. De part et d'autre, les positions se durcissent, les actes de terrorisme se multiplient, le conflit se généralise. Mai : publication de *La chute*.

1957 - *L'exil et le royaume - Réflexions sur la guillotine* (vibrant plaidoyer contre la violence "légale", contre la peine de mort).

Décembre 1957 : Camus obtient le **prix Nobel de littérature** "pour l'ensemble d'une œuvre qui met en lumière, avec un sérieux pénétrant, les problèmes qui se posent de nos jours à la conscience des hommes".

1960 - 4 janvier : mort d'Albert Camus dans un accident de voiture près de Sens.